

Conférence avec Alexandre Najjar - Institut Français de Suède

Le Liban d'hier et d'aujourd'hui

Comment décrire Alexandre Najjar ? Un homme qui est à la fois juriste, enseignant et journaliste. Mais également écrivain, et poète. Comment décrire cet éclectique, qui touche à tout, sans le réduire à un élément du tout ? Un honnête homme au sens du XVIIIème siècle, qui modestement revendique qu'il ne sait sans doute pas tout sur un seul sujet, car il s'intéresse à de nombreux sujets.

Quel Alexandre Najjar avons-nous vu ce soir ? Pour emprunter à un autre Alexandre ; Alexandre Jollien, sans doute moins celui qui exerce son métier de juriste en professionnel, que celui qui pratique « son métier d'Homme », en amateur ! Alexandre l'écrivain. Qu'il me soit permis sans délai de justifier le terme d'amateur que je lui associe, au motif que l'amateur est à proprement parler « celui qui aime » ce qu'il fait. C'est bien d'ailleurs ce qui le rend si aimable.

Alexandre l'éclectique n'oppose pas, mais réconcilie, comme un « honnête homme qui associe le geste du professionnel au cœur de l'amateur » (G. Delatour).

Durant cette agréable conférence consacrée au Liban d'hier et d'aujourd'hui, nous avons eu plaisir à l'entendre, mais aussi développé notre envie de le lire et le faire connaître. Ses propos sont entremêlés de sa propre bibliographie, mais interpellent tout autant d'autres auteurs à redécouvrir. Ce que je vous propose de partager autour de quelques thèmes (les liens, l'épreuve, la francophonie), qu'il a développés pour nous.

« Créer des liens... »

On peut associer l'honnête homme et son universalisme à de multiples termes. Toutefois, il semble que ce qui caractérise celles et ceux qui en partagent les valeurs et les comportements, c'est la capacité à « tisser des liens ». Dans cette assemblée bigarrée elle-même, mais rassemblée par sa francophilie, il y avait ce soir comme une émanation collective du dialogue poétique du renard et du Petit Prince : « Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ? C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..." »

Pour reprendre les propos introductifs de Françoise Sule, initiatrice de cet événement, cette soirée avait vocation à créer « des passerelles entre les cultures et les langues ». Alexandre Najjar et son œuvre sont des créateurs de liens, qui peuvent sembler

improbables et qui pourtant deviennent évidents à la lecture de ses ouvrages. Il le revendique d'ailleurs durant son propos consacré à la relation de l'Orient et de l'Occident, avec le Liban comme point de jonction : « Le Liban est plus qu'un pays, c'est un message ».

Des liens entre deux pays aussi différents que le Liban et la Suède dans « Les anges de Millesgården ». Il faut découvrir cette expérience et le regard d'un écrivain libanais à la découverte de Stockholm et de Göteborg, un peu comme un « Tintin sur la lune ». Pas étonnant qu'il mobilise des anges pour ressentir ces contrastes et s'en enrichir, car loin d'opposer là encore, il s'en nourrit.

Des liens entre deux hommes que tout oppose a priori dans « Harry et Franz ». Il y met en scène la rencontre quasi impossible entre Franz Stock (un prêtre allemand) et Harry Baur (célèbre acteur d'avant-guerre). Ce dernier se retrouve martyrisé en prison en raison de dénonciations sans fondement. Pour reprendre un extrait de la quatrième de couverture, c'est « un hymne à la paix et à la fraternité à une époque où l'extrémisme, l'obscurantisme et l'arbitraire tenaient lieu de droit ». C'est un livre profondément d'actualité aujourd'hui encore dans certaines régions du monde.

Des liens enfin, à la fois temporels et géographiques, entre une actualité dramatique en Arménie et l'évocation de la région dans « les exilés du Caucase » (véritable épopée et saga sur deux siècles et six pays, toujours brûlante d'actualité). Mais aussi, « le roman de Beyrouth » et « le dictionnaire amoureux du Liban » en référence à l'explosion qui a meurtri Beyrouth durant le mois d'août.

La passion m'emporte et je ne peux les citer tous dans une bibliographie déjà riche de plusieurs dizaines d'ouvrages.

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.... »

...., et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert ». Cet aphorisme d'Alfred de Musset s'applique à Beyrouth. En citant le dictionnaire amoureux consacré à la ville, il lui attribue des signifiants féminins. Elle a déjà été détruite sept fois, mais il porte malgré tout un message d'espoir et de confiance, car « les libanais se redressent ». Un peu comme dans ce roman de Philippe Labro si joliment intitulé « tomber sept fois et se relever huit ». Cette résilience est également perceptible dans « le roman de Beyrouth » où l'on retrouve des stratégies de redressement. En attribuant à Beyrouth un rôle de personnage conceptuel, Alexandre est à la fois moderne et intemporel. Il se situe et invite le lecteur à se situer sur le registre le plus personnel. Celui qui unit les humains, notamment les épreuves, et est de ce fait profondément universel. « On peut détruire des pierres. Mais on ne peut pas détruire l'esprit et la voix d'un peuple et notamment du peuple libanais ». Ce soir, nous étions tous... Beyrouthins !

De même, si « l'école de la guerre » rencontre un tel succès, c'est sans doute en raison d'une logique d'incarnation. Il y parle en effet de son expérience réelle, à laquelle le lecteur peut s'identifier de manière métaphorique dans l'épreuve.

L'homme dans la crise est également présent dans son plus récent opus, « la couronne du diable ». « Un écrivain doit raconter son époque » nous dit-il. Et c'est ce qu'il fait en mettant en scène Gaudens, cet écrivain confiné qui se téléporte dans huit pays différents durant ce printemps 2020 de confinement. Là encore, ce regard jouant des contrastes exacerbés par la crise est un révélateur profond de nos sociétés. Et là aussi, il l'assortit d'un message d'espoir sur cette crise qui, espérons-le, redonne le sens des priorités à la médecine, l'environnement, etc.

« La francophonie est un vaste pays sans frontières»

.... C'est celui de la langue française. C'est le pays de l'intérieur. C'est le pays invisible, spirituel, moral qui est en chacun de nous » (Gilles Vigneault). Dans cette téléportation du Liban vers la Suède en passant par la France, Alexandre nous a éclairés sur l'ancrage de la langue française au Liban, qui a précédé le mandat français. Elle était en effet véhiculée depuis bien plus longtemps par les congrégations religieuses. Avec sagacité, notre « conteur » nous confirme que le trilinguisme a toujours été une richesse pour le Liban. En ajoutant avec beaucoup de tolérance et d'ouverture, que « chaque langue est la fille de son histoire », que le français est porteur d'une tradition de liberté, mais qu'il y a aussi un foisonnement littéraire en trois langues au Liban.

Pour les amoureux de notre langue, il est bon d'apprendre par ailleurs, que le seul supplément littéraire au Liban est en langue française. Il mobilise d'ailleurs de nombreux auteurs, à commencer par Amin Maalouf, mais également Jean-Marie Le Clézio, primé du Nobel de littérature à Stockholm en 2008.

Quel écho aux actions de l'Institut Français de Suède qui veille à positionner le français aux côtés du suédois et de l'anglais ! Et quel meilleur patronage pour soutenir la promotion de la francophonie en Suède et son action **AIME LE FRANÇAIS en Suède ! (AIManuels DE LEcture en FRANÇAIS).**

Et puisque cette soirée de partage était sous le signe de l'union dans la diversité avec le français comme fil conducteur, terminons avec cette opportune citation d'Anatole France :

« La langue française est une femme. Et cette femme est si belle, si fière, si modeste, si hardie, touchante, voluptueuse, chaste, noble, familière, folle, sage, qu'on l'aime de toute son âme, et qu'on n'est jamais tenté de lui être infidèle. »

Stockholm, le 14 octobre 2020

Guillaume LEFEBVRE (Conseiller du Commerce Extérieur – Comité Suède)